

Imaginez. Imaginons.

Par Michel Pirro
Enseignant en soutien linguistique
École Barclay
CSDM

Une salle de classe, durant la saison scolaire. Assis à leur pupitre, des élèves. Certains ont les deux yeux fermés, paupières soudées de l'intérieur. D'autres les ont grand ouverts. Depuis des heures, sous le néon comme sous un soleil dans le désert, ils suivent du regard leur professeur mettre des fraises dans son vocabulaire.

Soudain, le néon cligne de l'œil. À la fenêtre, une tête vient d'apparaître. C'est Franck, le conteur. Il fait une grimace, puis disparaît. Certains élèves rient. Plusieurs ont peur. L'enseignante fait semblant de rien. Elle continue de pêcher dans le dictionnaire.

Le néon cligne de nouveau. Nouveau visage à la fenêtre. C'est Nadine, la conteuse. Elle se fend d'un sourire jusqu'aux oreilles. Puis disparaît. Tourbillon dans la classe. Ceux qui avaient les yeux fermés en ouvrent un... enfin ! Ceux avec les deux grand ouverts en ferment une moitié, sur l'air de : « Tu penses que je m'en aperçois pas! »

Les cils de l'enseignante battent très fort. Elle se lève, va baisser le store. Le néon, pris de panique, se met à clignoter tel un stroboscope. Les têtes se multiplient à la fenêtre : Sylvi, André, Geneviève... Trop c'est trop ! Quelqu'un, dans la classe, va faire une crise d'épilepsie, c'est certain !

Puis, au moment précis où l'enseignante s'apprête à tirer le rideau, une scène s'ouvre... Sous une salve d'applaudissements, un par un, les conteurs font leur entrée. Hochet à la main, osselets aux pieds, ils viennent au chevet du Grand Malade : notre système d'éducation.

On peut rêver. Si le conte est présent dans nos écoles, les conteurs eux, ont bien de la misère à y entrer. Pourtant, c'est un secret de Polichinelle que le rêve est souvent plus près du réel que la réalité elle-même.

Il y a longtemps, dans la grotte, sous le grand arbre ou autour du feu, au tout début, avant que l'on construise des écoles et que l'on y fasse des réserves pour les enfants, c'était les conteurs, les conteuses qui étaient maîtres du Jeu. Ils étaient aussi médecins, politiciens, magiciens, et Jean passe, passe le temps... La spécialisation des tâches a permis à ces divers métiers de s'enrichir. Tout le monde est parti de son côté, laissant le conteur seul avec son conte. Et le conte seul, sans conteur.

L'École est malade. Pas seulement à cause des réformes, ni de l'austérité. Elle est malade de ce qu'on ne laisse plus la langue (ni les maths, ou les sciences ou toute autre matière) se raconter. On la dissèque. On l'épingle en formules. On l'étouffe. La langue n'est pas une nature morte. Elle est un fleuve et, comme dit Héraclite : « On ne se baigne jamais dans le même fleuve. »

Pour que les élèves soient allumés, il faut (re)susciter un dialogue avec la langue. Chaque mot a son histoire. Son sens évolue à chaque fois qu'on l'utilise. Comme la nature, il aime à se cacher (Héraclite, encore), à garder un aspect imprévisible, qu'il nous soit connu ou non. Que l'on soit franco ou allophone, dire est toujours acte de création. Chaque phrase est une mise au jeu où des forces se rencontrent et disputent le point final. Il y a bien sûr des règles à suivre, mais elles ne sont là que pour garantir *le suspense, la curiosité et la surprise*¹ dans l'acte d'apprendre.

L'année scolaire est une aventure qui dure dix mois. Avec le savoir à la clé. Le programme proposé en septembre subira, comme les promesses électorales, quelques imprévus en cours de route. Mais élèves et enseignants doivent faire le pacte de respecter la langue en tant qu'être vivant. Un pacte scellé dans un clin d'œil... magique !

La magie des mots. Quel cliché ! Mais quelle vérité ! Cette magie s'appelle le conte. Qui d'autre peut nous transporter dans l'espace, dans le temps et mille autres dimensions inconnues d'un seul coup?

Les manuels scolaires contiennent tous des contes. On les lit, on en écrit, à toutes les sauces. Pourquoi alors, aurait-on besoin des conteurs ? Parce qu'en eux et en elles respirent de merveilleuses créatures. En vivant pour le conte, ils en deviennent les légitimes dépositaires. Les mots qu'ils sèment peuvent, comme une pluie, parfois s'évaporer ; ceux-ci rejoignent alors les limbes de notre imaginaire. Les mots peuvent aussi se congeler au fond de notre mémoire ; ils traceront un jour, comme des cailloux, le chemin pour nous sortir du bois. Une chose est certaine, ils finissent tous par rejoindre le grand fleuve d'une façon ou d'une autre.

Les élèves ne sont pas fous. Quand, à la fin de la visite des conteurs, inconnus il va de soi, ils leur demandent un autographe, ils posent là un geste transcendant. Quelque chose en eux a compris le sens profond du mot enseigner : *insignare*, « mettre une marque. » Ce n'est pas grand chose. Un clin d'œil. Mais durant ce bref instant, un courant, un échange, un ange complice est passé et y a laissé sa trace. Comme lorsque les vieux conteurs, au moment opportun, arrêtaient soudain l'action de leur héros et demandaient: « ...et qu'est-ce qu'il voit ? » Mémoire, anticipation (sans oublier les sceptiques) étaient confondus, et les auditeurs mordus.

Que le Conte soit avec vous !

¹ Christian-Marie Pons, *Réflexion sur le conte*, Bulletin du conte, no. 36, été 2015.